

Je téléphone à Dominique : « Dis-moi des dictons corses ».

Il lui en vient un seul à l'esprit qui fait référence aux dimensions directement proportionnelles du nez et d'une autre partie du corps. Derrière la voix de mon ami j'entends celle de sa mère : il en émane l'interdiction tacite de citer ce proverbe. J'en cherche d'autres dans un livre et je découvre : « *chi sumena ventu ne raccoglie a timpesta* » (qui sème le vent récolte la tempête) ; « *in bocca chjosa un c'entre mosca* » (en bouche close, il n'entre de mouche) ; ou encore « *i so panni brutti si lavanu in famiglia* » (le linge sale se lave en famille) et « *chi disprezza vole cumprà* » (qui déprécie veut acheter).

Quand je le lui demande, Dominique ne collabore pas. Cela a du arriver cent fois au moins : lui me citait une expression corse, il me la disait rapidement, en ajaccien pur. Il commençait ou concluait : « Nous en Corse on dit ainsi ». Je l'invitais à répéter doucement. Je finissais par comprendre quelque chose comme « *a volpe perde u pelu ma micca u vizio* » (le renard perd son poil mais non sa ruse), et je conclusais le jeu par un sonore : « Allez, vous dites vraiment comme cela vous autres Corses ? ». C'était comme une mise en train, un jeu de balle. On se maintient ainsi en train, dans ce sport particulier qu'est la question linguistique.

Bien entendu nous ne sommes experts ni l'un ni l'autre. Cependant, nous avons tous les deux, des oreilles et de la mémoire. Moi, je me suis fait mon idée et lui la sienne : inutile de dire qu'elles

ne se rejoignaient pas et que si un jour elles en venaient par hasard à le faire, alors Dominique en un instant, changerait la sienne. Le problème de Dominique est politique, historique et sentimental : il tient à être Français et ce n'est pas le parler corse, tout dialecte ou langue qu'il soit qui le fera renoncer à son objectif. Mon problème est de chercher à comprendre ce qu'est une langue et ce qu'est une nation. Je me demande par exemple : est-ce que les langues et les nations peuvent avoir une vie à l'exemple des personnes ? Je me réponds naturellement que oui, mais la réponse, tellement simple lorsqu'elle se limite à constater, par exemple, qu'en Toscane et dans ses alentours, il fut un temps où l'on parlait étrusque et que ceux qui le parlaient étaient les Étrusques, est plus difficile si l'on doit considérer la possibilité qu'une langue soit encore, maintenant, naissante et l'on doit admettre que cette gestation est longue, difficile et que la naissance est possible mais pas encore sûre.

Il semble pour ma part qu'il s'agisse de la condition actuelle de ce que les Corses ou une bonne part d'entre eux, appellent langue corse et que nous, les Italiens, sommes naturellement portés encore aujourd'hui à définir comme un dialecte ou, mieux, comme une série de dialectes de dérivation italienne. Si la Corse était restée liée à l'Italie, son parler serait resté et resterait pour l'éternité un dialecte. Elle est devenue française et ses dialectes depuis deux siècles vivent une aventure fascinante et formidable : ils risquent l'extinction parce qu'ils n'ont plus de référent clair, ce cordon, qui justement était si court, si proche, avec le toscan, mais d'autre part, ils trouvent la force et la raison de s'affirmer justement dans leur diversité face au français. Si l'île était devenue française plus tard, il en aurait été différemment : si elle avait été française seulement au XIX^e siècle, Napoléon aurait certainement une gloire mineure – et aussi des malheurs mineurs – et selon toute probabilité les Corses aujourd'hui auraient des comportements assimilables à ceux d'une minorité nationale. Ils auraient demandé depuis longtemps et peut-être même obtenu le bilinguisme à l'école, dans les tribunaux, dans toutes les administrations publiques et sur les panneaux routiers. Ils auraient un parti de rassemblement de la minorité nationale et des postes de travail proportionnellement répartis entre communauté francophone et communauté italophone. J'ai dit italophone, oui, parce que les Corses parleraient certainement italien.

Je ne nie pas qu'il y ait un peu de sentiment aussi dans ce que je dis. Je ne suis pas plus scientifique que Dominique. Je crois simplement que dans la profondeur de l'identité corse il y ait une racine italienne aujourd'hui à demi inconnue. Je n'en déduis pas de programme irrédentiste. J'aime la Corse, mais je ne la veux pas.

Je connais le parler des Corses et il est fascinant presque comme la nature de l'île. À les entendre parler, on a l'impression qu'il puisse y avoir un rapport direct entre les sons et l'air dans lequel ils se fondent. Ils ont le même caractère de cristal infiniment transparent. Je veux dire entièrement : le langage des Corses a une couleur qui selon moi est bleu-vert. Ce doit être parce que les consonantes tendent toutes à se faire douces, parfois infiniment douces, comme dans le sicilien. Et cependant, elles ne perdent jamais ni force, ni consistance : elles accompagnent les paroles comme si elles étaient leur liquide vital. Les voyelles, souvent plus amples que l'on s'y attend, règlent le flux, sont comme des petites digues ou de larges galets qui ralentissent le fleuve des paroles. Le résultat est solennel, sans rhétorique et familier, presque intime, sans un moindre brin de vulgarité.

Parfois, quelqu'un qui ne s'y est jamais rendu me demande : à quoi ressemble la façon de parler des Corses ? Souvent je réponds avec assurance : c'est un autre dialecte italien, différent de tous les autres et avec en plus la différence d'avoir un vocabulaire désormais truffé de mots dérivés du français. Je donne comme exemple classique le *merru*, « *sindaco* » en italien, qui vient du « maire » en français et qui ne pouvait avoir de concurrent puisqu'avant que la France ne vienne en Corse, on n'avait même pas l'idée de la fonction de maire. D'autres fois au contraire je réponds : « Imagine l'ombrien ou le sabin parlé par un sicilien et tu seras assez proche ».

Ceci, qui me renvoie aussi à mes racines, est la trace qui me passionne le plus. Que je ne sois scientifique, je n'ai pas besoin de le répéter. Dans ce cas pourtant je ne cherche même pas à être objectif, et je me laisse porter par mon goût des similitudes et des découvertes. Il me semble que le corse écrit puisse être lu en sabin ou en ombrien du sud, car il est plus ou moins la même chose. Parlés, ils sont très différents. Les dialectes ombrio-sabins n'ont rien de la liquidité dont je parlais, rien de la douceur. Ils sont secs, un peu âpres et peuvent aller jusqu'à être désagréables pour celui qui n'a pour eux une affection suffisante. Mais cependant la structure est la même, les désinences fermées sont semblables, le sens du discours me paraît intelligible, réciproquement, d'un côté et de l'autre.

Cela sert-il à quelque chose ce rapprochement entre le corse et ces dialectes de l'Italie centrale ? Cela sert certainement à me laisser rêver à une identité commune, pas seulement entre les deux bords de la mer Tyrrhénienne mais surtout entre des régions, comment dire, peu « hâtées » dans le développement. Comme si c'était là le parler le plus antique des Méditerranéens.

J'entends le dernier disque des Muvrini. Ils chantent avec Sting :

You'll remember me
When the west wind moves
Upon the fields of barley
Di u sole fieru
Ti ne scurderai
Camminendu in terre d'oru.

Bravo les Muvrini et bravo Sting. Soudain la question de la langue m'apparaît ridicule. Portés par le vent d'Ouest et accompagnés par la musique d'une ballade, l'anglais et le corse semblent être la même langue. Avec les Muvrini, les chansons corses ont commencé à faire le tour du monde et, comme toutes les chansons intelligentes, à chaque tour ont ramené quelque chose à la maison. Je les ai entendu chanter en catalan et traduire avec leurs mots et une musique neuve des antiques *tammuriate* napolitaines car, comme ils le veulent, leurs harmonies sentent l'Arabie ou l'Irlande. Je ne sais s'il s'agit de pop ou de folk, mais je sais qu'il chantent bien et qu'ils jouent encore mieux.

Terre d'Oru, la chanson avec Sting, serait la meilleure si elle n'était suivie du classique des classiques, le *Diu vi salvi Regina*, qui est l'hymne des Corses et qui habituellement clôt les concerts et souvent aussi les disques des Muvrini et de nombreux autres groupes et chanteurs de l'île. Les Muvrini disent *Diu*, mais l'original dit et disait *Dio* : voici que cela me fait reprendre la question de la langue. Comme si je gagnais quelque chose à amplifier les voyelles.

Diu vi salvi Regina
E Madre universale
Per cui favor si sale
Al Paradisu

Voi siete gioia e risu
Di tutti i scunsulati
Di tutti i tribulati
Unica speme

Gradite ed ascultate
O vergine Maria
Dolce clemente e pia
Gli affetti nostri

J'étais en balade avec Sting. Je volais avec le vent d'Ouest. Je pensais que Corse et Méditerranée, Europe et Océan et peut-être même l'Amérique étaient soudainement un monde unique. Puis,

c'est l'attaque d'un violon, ou peut-être d'une viole, et cela suggère la musique que je connais : lente, grande et solennelle. Quand ils disent « *per cui favor si sale* » (*par la faveur de laquelle on s'élève*), ils sont déjà en train de s'élever et moi, je m'élève après eux. Je remonte dans le temps et dans le monde. *Dio, Diu* : peu importe la désinence. C'est tout et seulement corse ce qu'ils disent, même si, il y a un instant, ils jouaient encore avec Sting et ses champs d'orge.

Je me souviens d'une discussion voici deux bonnes années avec l'éditeur Guy Firroloni et mon ami Dominique qui de métier est historien et de nom de famille est Orsoni. Parfois je l'appelle Orsonix en hommage à ses sentiments français : Orsonix le Gaulois. « Une langue peut naître et s'affirmer, disais-je à Firroloni en surveillant le regard de Dominique, à condition toutefois que la communauté de laquelle elle doit naître ait les moyens, nécessairement très puissants, pour le faire. Je ne connais que deux cas qui ressemblent au vôtre : l'hébreu en Israël et le gaélique en Irlande. Le premier a réussi et le second non, justement parce qu'en Israël les moyens et les motivations ont été bien plus fortes qu'en Irlande. Vous semble-t-il qu'en Corse il y ait des causes et des moyens comparables, même de loin, à ceux des Israéliens ? »

Firroloni a secoué légèrement la tête. Orsoni, lui, n'a pas bougé : lui, toute cette histoire de langue corse ne l'intéresse que très peu. Puisque mon discours semblait raisonnable à mon petit auditoire, j'ai continué : « Si enfin le problème est de défendre l'identité du peuple corse, ne serait-ce pas alors le cas de recourir peut-être à l'italien ? »

Dominique a bougé, il a écarquillé les yeux, ouvert les oreilles et fait un petit bond sur son siège. Firroloni m'a souri légèrement, comme pour me faire comprendre que ce que je disais, il ne le considérait pas du tout comme hors de propos et il m'a donné un numéro de *A Messagera*, le trimestriel dont il est le directeur en plus d'en être l'éditeur, qui portait en une ce titre : « La tentation de l'Italie ». Il y avait des interviews parallèles de deux intellectuels corses, Pascal Marchetti et Dominique Antoine Geronimi. Marchetti est partisan de l'emploi de l'italien, « dénominateur commun » des dialectes corses : « Le vrai bilinguisme en Corse ne peut être que l'autorité partagée du français et de l'italien et non une mythique équivalence institutionnelle de la langue française et des différentes inflexions rurales propres à chacun de nos villages, pour sympathiques et attirantes qu'elles soient ». Geronimi est sur le front opposé : il explique en substance que l'usage de l'italien condamnerait le corse au rôle de *sermo quotidianus*, *sermo humilis*.

« Je crois, dit-il, que la seule lutte qui vaille consiste à fixer l'objectif de donner à la langue des Corses les instruments et la stature d'une vraie langue et celle-ci ne sera vraie si elle ne sait rester elle-même et être d'aujourd'hui ».

J'ai naturellement plus de sympathie pour les thèses de Pascal Marchetti, mais je crois qu'ils ont tous les deux raison, même s'il s'agit de raisons opposées. Deux postures s'opposent, deux habits différents : Marchetti porte l'habit rationnel et Geronimi le volontaire. Je peux bien sûr être tenté de soutenir que la volonté risque d'être velléitaire si l'on ne dispose pas des moyens et des motivations que j'évoquais. Mais tout autant velléitaire peut se révéler un raisonnement construit entièrement sur les liens, certes incontestables, entre l'italien et le corse, si ce raisonnement ne suscite aucun véritable intérêt de la part de la communauté auquel il est destiné. Combien seraient aujourd'hui les Corses disposés à faire enseigner l'italien à leurs propres enfants dès la première année de scolarité ?

« Non Dominique, ne réponds pas. Ce n'est même pas une question.

— Sans doute, m'a dit Firroloni, la force d'une langue peut-elle et doit-elle aussi se mesurer au désir qui l'entoure ».

Ainsi, il m'est clair que Firroloni est plus près de Geronimi que de Marchetti. Quand au désir, je n'avais aucun doute dès le début : les Corses désirent la langue corse bien plus qu'ils ne peuvent avoir l'envie de parler l'italien.

Reste le fait qu'ils ont tous raison et donc tous en partie tort. Je me demande quelles peuvent être les évolutions possibles pour les années et les décennies à venir. Théoriquement, on peut en compter trois : une institutionnalisation du corse comme langue officielle de l'île, un retour à l'italien ou bien une perte progressive du corse. Ce qui m'inquiète le plus est que je n'arrive pas à voir se concrétiser aucune des trois perspectives. Et je ne peux non plus me croire suffisamment jeune pour pouvoir assister à la conclusion de cette affaire.

Mes enfants me taquinent. Ils voient l'étui d'un autre CD. « *Canzone Zitelline* », lit Jacopo : moqueur, il étire *canzone* puis articule et siffle *zitelline* comme s'il était un petit train. Giulia agite ses bras au ciel comme pour un but de la *Roma*. Ils me chahutent. Je comprends qu'ils puissent rester indifférents à la nouvelle qu'« *un ci darà più latti a capra di Lucia* » (la chèvre de Lucie ne nous donnera plus de lait), mais je voudrais qu'ils aient plus de patience pour moi et pour ces comptines.

*Eiu vogliu un castellu
Torre ci ne serà trè
Imbideraghju l'amichi
È ne saraghju lu rè.*

(Moi je veux un château
Qui aura trois tours
J'inviterai les amis
Et j'en serais le roi)

Un jour ou l'autre ils s'apercevront que ceci est aussi à nous, que certaines musiques et certaines pensées ont fait le voyage entre les rives de notre petite mer. Corse, italien, français : à la fin, quelle importance ? Un jour, sans y faire attention, ils auront déjà appris le motif et puis peut-être se surprendront-ils à le répéter, à le siffloter entre les lèvres ou alors seulement dans leur tête, ils comprendront peu à peu le sens de ce qu'ils ont maintes fois entendu et que, s'ils regardent bien, ils connaissaient déjà avant de l'entendre.

Chers enfants, intellectuels du troisième millénaire, ignorants de *Vispe Terese* et de *Bei Castelli Marcondirondirondelli*, voici les chansons que nous n'avons pas su vous chanter quand vous étiez les bambins du XX^e siècle.

Texte tiré du livre
Amor di Corsica - Viaggi di terra, di mare e di memoria (Feltrinelli-2000).

Il s'agit ici du quatrième chapitre intitulé exactement :

« À propos des paroles et de la musique, dans lequel apparaissent Dominique et nos discussions sur la langue et le dialecte, discussions qui seraient pratiquement inutiles si les chansons et surtout la musique ne nous aidaient finalement à comprendre quelque chose ».

STEFANO TOMASSINI, journaliste, est né à Rome en 1950. Il a parcouru l'Europe et le Moyen-Orient en tant que reporter. Il a été rédacteur en chef pour l'étranger tout d'abord pour le journal de *Radio Rai* puis pour le journal TV de la première chaîne italienne (Tg1).